



## Placenta

---

*Ariel Weil*

Agenouillé sur les tomettes humides et froides des toilettes, il tentait de circonscrire l'expansion du liquide visqueux. Elle sanglotait, assise sur la cuvette. Elle voulait conserver les morceaux. Pris d'une brusque inspiration, il alla chercher une cuiller dans la cuisine. Il se saisit aussi d'un pot de Nutella en verre passé au lave-vaisselle. Il ne pouvait se résoudre à les jeter. Comme les verres à moutarde. Un reste de l'enfance ? Rapide et précis, il empiochait les grumeaux sanguinolents dans le bocal transparent. Il nettoya le reste avec une éponge et des serviettes en papier. Il la prit par la main, l'habilla. Il passa lui-même un jean et une chemise de la veille. Ils furent prêts en quelques minutes. Ils avaient l'habitude. Ils s'étaient préparés. Il héla un taxi. Il s'y enfourna avec elle. Ils allèrent au service des urgences de la maternité des Rougets.

Elle l'avait appelé la veille au travail, prise de douleurs et d'un mauvais pressentiment. Il avait tout plaqué. Ils s'étaient retrouvés là-bas. L'examinatrice, une infirmière ou une aide-soignante, n'en finissait pas de les interroger. Il fallut remplir des papiers à n'en plus finir. Ensuite, seulement, commença l'examen, méticuleux. La dame de l'hôpital, revêche, ne leur avait encore parlé que pour donner des ordres, sans rien expliquer. À un moment, n'y tenant plus, il laissa exploser sa colère. Elle voulut le faire sortir. Il se renfrogna mais ne bougea pas. Elle se radoucit. Sans doute suivait-elle le protocole. Elle voulait bien faire, avec cette application irritante des gens qui ont récemment surmonté un problème de confiance en eux dont ils avaient longtemps souffert.

Le petit cœur ne battait plus. Elle avait fini par le dire. Accoucher du verdict. Il avait pressé la main de sa compagne. Ses ongles à elle pénétraient ses paumes, le perçaient. Ils s'y attendaient ; elle savait depuis la veille. La douleur. L'impression de vide, d'inanité. Les écoulements sanglants. Le timbre de sa voix, au téléphone, l'avait glacé. Il avait douché leur espoir craintif. Il faudrait revenir dans quelques jours pour

l'expulsion. Les termes et les simulacres. Expulser, comme un clandestin, le petit passager devenu fardeau inutile pour le système. Un vrai accouchement, en vérité, que ces « fausses couches ». Elle redoutait la cérémonie parce qu'elle la connaissait bien. Elle souhaitait en finir au plus vite. Rendez-vous avait été pris pour le surlendemain. Il s'arrangerait. Ils n'avaient pas eu à attendre si longtemps. L'idiote du service, l'après-midi même, leur avait pourtant dit de prendre leur temps. Qu'il n'y avait pas d'urgence. Qu'il n'y en avait plus. En la poussant dans le taxi, il craignait surtout pour sa vie. Les écoulements ne cessaient pas. Il redoutait l'hémorragie.

C'était la cinquième grossesse. Aucun enfant n'était né. Le premier, pourtant, était viable. Celui dont il n'avait pas voulu. Il n'était pas prêt. Curieux comme les choses arrivent, ou n'arrivent pas. Le souvenir lui en était cuisant comme une gifle à présent tant il désirait un enfant. Lors des premiers mois, lorsqu'il ne s'agissait que d'un vague ersatz, une complication dans sa vie, il avait pourtant espéré que la chose n'irait pas à son terme. Pour cette fois, rien d'autre que leur choix n'avait mis d'obstacle au déroulement du destin qui s'était noué un 14 juillet arrosé avec une femme qu'il connaissait à peine. Comme dans les livres, comme dans les films, il avait suffi d'une fois. Ou presque. Au moins leurs rapports sexuels avaient-ils été plaisants. Il se raccrochait parfois à ce souvenir comme à une planche de salut. Mais de quel salut ?

Pendant les semaines qui avaient suivi leur rencontre, ils avaient fait l'amour, souvent, avec la fougue de nouveaux amants, destinés à ne pas se connaître longtemps. Il prenait ses précautions, elle prenait les siennes. Mais il y avait eu cette fois, peut-être une ou deux autres aussi, où ils avaient fait confiance à la science des cycles. Cette rencontre immédiate de leurs sexes nus, comme un surcroît d'érotisme. Désormais, ils devaient évoquer ce souvenir — ou plus sûrement l'un de ceux tirés des archives plus vastes de leur mémoire, ou de celles infinies de leurs fantasmes — pour remettre le couvert. Assombries par les échecs, dominées par leur objet, leurs relations sexuelles n'avaient plus rien d'intime.

Le devoir s'était substitué à l'envie, la crainte au plaisir. À rebours des calculs — fautifs — d'autrefois, ils redoublaient d'efforts, au moment le plus propice du cycle. Ils étaient assidus. Mais l'étincelle se déroba. Les voies du grand mystère de la vie

résistaient à la pénétration. Elles demeuraient aussi secrètes qu'elles l'avaient été naguère. Ils auraient dû comprendre qu'on ne choisit pas. À l'époque de contrôles avancés, où l'alchimie pouvait s'opérer hors des corps, l'échec demeurait la norme. Ils avaient consulté la science. Elle ne leur avait rien appris que le destin ne leur ait déjà enseigné. S'ils avaient pu, ils pourraient à nouveau.

Ils avaient pu à nouveau. Plusieurs fois. À chaque fois, le mécanisme se grippait. La vie naissante arrêta son cours. Les analyses ne révélèrent rien. Le programme s'interrompait de lui-même. C'était souvent le signe — leur disait-on — d'un vice de fabrication. Mais l'anomalie demeurait indécélable. Une nouvelle fois, lorsque les morceaux de placenta brisé qu'il avait recueillis à la cuiller furent analysés, ils ne livrèrent rien du sort funeste qui avait présidé à leur dislocation.

Elle avait eu terriblement peur elle aussi, cette nuit. Pas de l'hémorragie. Non, elle avait redouté que le corps à demi formé s'échappe entre ses jambes. Elle avait redouté de recevoir ainsi le petit cadavre. Au moins voulait-elle que ce soit fait proprement. À l'hôpital. Pris en main. Comme les fois précédentes. Il songeait à tous ces accouchements. Comme autant de petits deuils. Certes, on n'enterrait pas les fœtus. Mais comment qualifier ces êtres mort-nés ? Comment les appréhender ? La naissance à l'humanité ne démarrait-elle qu'à la vue du jour ? Les récits — et les théories — sur la vie intra-utérine commençaient à pulluler. On parlait aux petits êtres en gestation, on leur chantait des chansons. Certains affirmaient même que c'était capital. Que les petits êtres entendaient tout.

Il n'avait jamais cru, lui, que la vie commençait dès la conception comme les plus rigoristes des théologiens. Mais ces demi-êtres qui s'arrêtaient de croître, qui étaient-ils ? Il fallait bien reconnaître qu'il leur manquait un statut. On tenta de trancher en assignant une date, un point de discontinuité. L'étincelle de la conception, pour les plus rigoristes. Un stade de développement plus avancé, pour la science et la loi. La naissance, pour d'autres. Un état viable, pouvait-on argumenter. La limite était mouvante, et sans cesse avancée. Des êtres à peine formés achevaient leur gestation au grand jour, chauffés par des lampes aux abat-jours en tulipe, comme des fleurs en serre. Quel que fût leur statut religieux, juridique ou philosophique, les petits êtres déchiraient un pan de son âme quand ils cessaient de vivre.

Il n'y avait pas de cérémonie. Pas de formulaire. C'était une version édulcorée de la mort, pour ces versions édulcorées de la vie. Bien sûr que cela valait mieux que de perdre un être connu et aimé. Mais qui avait le choix ? Certains pleurent bien leur chien mort. Ils pleuraient leur fœtus sans vie. Ils avaient leur propre rituel. Ils dînaient tristement dans un restaurant modeste près de la maternité, au nom bien mal choisi pour tous ceux comme elle qui désespéraient d'en connaître les joies. C'était comme un faible adieu. Adieu au petit être et à tous les projets qu'on avait conçus pour lui et, par lui, pour soi.

Plus tard, lorsque son cycle reprenait, il l'emmenait quelque part, dans un bel endroit. Ils partaient toujours seuls, dans un lieu désert. Ils souhaitaient le recueillement pour écrire un nouveau chapitre. Ils changeaient de destination à chaque fois. À chaque fois, l'infortune inversait la charge des lieux, des espoirs du passé au deuil du présent. Les havres qu'ils avaient dénichés se transformaient en sépultures de leur projet de bonheur. Ils repartaient ailleurs, repoussant sans cesse leur ligne. Ils recherchaient l'espace, le calme et la lumière. Dans chaque nouveau lieu de leurs retrouvailles, l'émotion les gagnait face à la beauté désolée du site. Alors, il n'était pas rare qu'ils pleurent. Qu'ils pleurent enfin l'amertume de leur deuil non consommé. Et qu'ils pleurent la libération d'un fardeau qu'ils déposaient dans le nouveau lieu, qui rappelait tous les autres et tous les prochains. C'était au moment où ils acceptaient leur destin, et tous les nouveaux deuils dont notre avenir est fait, qu'ils s'apaisaient enfin.

Accoudé à la balustrade de l'immense terrasse, déserte en cette demi-saison, il songeait à toutes les autres perspectives qu'il avait ainsi contemplées. L'hôtel était posé à même la promenade de la plage et leur chambre faisait face à l'immensité de l'océan. Son professeur de philosophie en classe de terminale avait un jour déclaré qu'il était impossible de contempler la mer sans songer à l'infini. Il était sans doute impossible de contempler l'horizon sans parvenir à réfuter le propos en forme de prophétie auto-réalisatrice. Chaque fois, il songeait à son professeur, et l'idée de l'infini s'insinuait en lui. Mais comment ne pas songer aussi à la froide beauté qui trahit l'indifférence des lieux à notre présence, lorsque le regard n'est entravé par aucun obstacle à l'horizon ? Pourtant, nous sommes toujours tentés de nous projeter aussi loin que portent nos regards et nous confondons alors l'infini avec le possible.

Souvent, elle le rejoignait, dans ces moments où son esprit libéré entraînait son cœur hébété. Ils se tenaient la main comme de jeunes amoureux. Et contemplaient ensemble la ligne bleue où la mer s'abîme sous la courbure de la terre. Le regard tourné dans la même direction, ils envisageaient à nouveau l'avenir. Puisant des forces nouvelles dans la puissance tranquille des éléments, ils se sentaient à nouveau de taille à défier la fatalité. Ils sortaient, mangeaient bien et buvaient un peu. Ils flânaient sur la plage où le sable terne se confondait presque avec le ciel sous les nuées du brouillard gris. Les cheveux décoiffés par le vent qui leur fouettait le visage, ils se couraient après sous des prétextes fallacieux. Ils ne prévoyaient jamais les bons vêtements et devaient empiler les tee-shirts préparés pour un temps plus clément avec les cirés achetés dans le port pour l'occasion. Ils avaient l'air de grands oiseaux maladroits habillés de bric et de broc. Les couleurs criardes juraient les unes avec les autres. Elles ne ressemblaient à aucune de celles qu'ils portaient d'ordinaire. Les pardessus trop grands flottaient autour d'eux et de leurs habits aux coupes strictes et ajustées. Eux qui détestaient le désordre et la saleté, ils se roulaient sur le sable dont ils rapporteraient les grains crissant jusque dans leur lit. Car ils finissaient par se réfugier à l'hôtel, transis par le vent glacé, ivres d'oxygène, d'iode, et d'abandon. Ils se jetaient sous les draps empesés sans se doucher ni même s'ébrouer. Et ils faisaient l'amour sans autre forme de procès. Épuisés, ils s'endormaient parfois sans s'être décollés l'un de l'autre. À moitié dévêtus, ils s'abîmaient dans un sommeil oublieux, qui cautérisait leurs plaies comme le sable absorbait le sperme et la sueur répandus sur les draps. Elle prétendrait ensuite que le prochain petit être avait été conçu à cet instant-là.

La nuit, ils dormaient les volets ouverts tant l'océan était beau. Avec l'infini pour seul vis-à-vis, il ne se lassait pas de contempler la nuit. Elle dormait depuis longtemps lorsqu'il regardait encore les lumières scintillantes des chalutiers qui prenaient le large au cœur même de la nuit, comme des contrebandiers déjouant la vigilance des garde-côtes. Il s'assoupissait sans s'en rendre compte, lui si rétif au sommeil. Ils s'éveillaient au milieu de la nuit, portes-fenêtres grand ouvertes sur l'horizon, la chambre suspendue dans le ciel au surplomb de la mer. Ils voyaient les premières lueurs du jour poindre, dans un demi-sommeil cotonneux, abrités du vent marin par la couette en duvet. Ils distinguaient les étapes successives du jour et l'égrenage des heures comme jamais le reste de l'année, où la beauté mordorée du ciel

était gâchée par les volets d'acier rouillé et un sommeil agité mais tenace. Éveillé en pleine nuit, réveillés à l'aurore, ils n'en demeuraient pas moins au lit jusqu'à ce que les premières voix retentissent sur la plage. Le cri des mouettes et des goélands semblait comme atténué par le son des hommes. Alors, sans perdre de vue la mer, ils faisaient quelques pas jusqu'à la table dressée près de l'immense fenêtre, où l'on venait de monter le petit déjeuner. L'éclat du jour, la sobriété de la nappe blanche et les reflets de l'argenterie donnaient au café le plus âcre et aux viennoiseries les plus insipides la saveur des festins et l'apparat d'un luxe inouï.

En ces heures matinales, rares étaient les promeneurs sur la plage. Quelques âmes solitaires, souvent escortées d'un chien étique, côtoyaient de très jeunes enfants que leurs parents emmenaient promener comme les bêtes. Accablés de sommeil, les pères, parfois les mères, rarement les deux, se recroquevillaient sur un banc, leur corps douloureux accusant le manque de caféine, tandis que leur progéniture gambadait follement. Le spectacle des jeunes êtres débordant de vie les émerveillait tous deux. Mais il plantait un dard affûté dans leur cœur. Combien auraient-ils aimé être ces parents-là. Et comment auraient-ils, eux, couru aux côtés de leurs petits, à la place de ces parents amorphes et inertes. L'éclat des jeunes vies leur rappelait le silence, peuplé du souvenir des petits êtres jamais éclos, dans lequel ils étouffaient. Comment les parents les plus quelconques et les moins méritants pouvaient-ils se reproduire comme on se douche ? Cela leur semblait toujours aussi absurde qu'à tous les parents qui avaient tenté le parcours semé d'embûches de l'adoption. Ils savaient pourtant ne pas s'engouffrer dans ce désespoir et cette révolte, dont ils avaient mesuré à quel point ils ne tenaient pas leurs promesses.

Les parents mesurent-ils tous le miracle de la fécondité ? L'extrême improbabilité que l'étincelle prenne ? Ce que c'est que de regarder grandir un enfant sain ? Ils en doutaient en observant, l'âme déchirée, l'indifférence, la colère ou le désespoir de parents comblés par une progéniture saine et vive. Ils n'étaient pas naïfs. Ils savaient que la fatigue et l'angoisse ont parfois raison des plus vaillants. Ils savaient aussi que l'on ne connaît pas la valeur de sa maison tant qu'on n'a pas trimé pour l'obtenir. Que rien sur cette terre ne nous comble de ce qui nous est donné sans labour et sans peine. Ils savaient combien la masse compacte et anonyme des parents est tapissée de souffrances. Ceux qui avaient enfanté sans peine pleuraient de ne pouvoir offrir à

leurs enfants ce dont ils avaient rêvé pour eux. D'autres avaient perdu un enfant déjà vivant, né dans la joie, que tous les autres leur rappelleraient pour toujours. Ils regrettaient parfois les circonstances même où leur fécondité intempestive les avait plongés.

Et il y avait tous ceux pour qui l'engendrement avait été une souffrance. Comme pour Sarah et Abraham, comme pour Rachel et Jacob, et comme pour tous les couples stériles depuis la Genèse, dont la Bible narrait l'épopée. Désormais, la fécondation in vitro, les inséminations artificielles la procréation médicalement assistée permettaient de satisfaire les aspirations d'une partie d'entre eux. Mais les processus s'enclenchaient au prix d'efforts qui se comptaient souvent en nombre d'années. Ils réclamaient pour les couples des choix draconiens.

La science balbutiait, elle trébuchait. Elle échouait parfois. Ce qui les avait le plus surpris était le nombre de couples frappés par la malédiction biblique. Ce monde de silence qui ne semblait brisé qu'entre affranchis de la confrérie secrète de ceux qui avaient connu les affres de l'enfantement difficile. Ce monde d'adultes où une souffrance avait cours que les enfants ignoraient. Eux même avaient émergé sur le tard de cet univers des enfants qui, par sélection naturelle, évoluent presque tous d'abord dans un monde d'adultes féconds, qui cachaient leurs tentatives avortées comme une tare infamante. Leurs amis leur avaient confié comme eux avoir été affranchis sur le tard. Peut-être que le plus choquant, pour nous autres enfants d'hommes — hormis les rares parmi nous à connaître les circonstances douloureuses de leur naissance —, c'est la souffrance et la difficulté qui entourent le mystère dont nous sommes issus, dont on ne nous enseigne pas le visage grimaçant et hideux.

Après la première fausse couche, les langues s'étaient déliées. Un nombre étonnant de connaissances, parmi les plus insoupçonnées dans leur entourage, s'étaient soudain ouvertes à eux. Ils avaient pu mesurer que la probabilité statistique d'un tiers avancée par les médecins — dont ils n'avaient jamais entendu parler avant de l'expérimenter — n'était pas vaine. D'un secret l'autre, on leur avait confié les autres maux, les grossesses extra-utérines, les dons anonymes, les adoptions déguisées. Dans leur monde privilégié, où la plupart des enfants ne mouraient plus à la naissance, les hommes léchaient encore leurs blessures de parents écorchés. Avec

les confidences, un monde de grossesses avortées et d'enfants mort-nés s'était ouvert à eux. Leur histoire se mêlait à celle immémoriale et présente de l'humanité. Le monde était peuplé de cadavres de petits êtres pas nés. Combien d'entre eux pour un seul visage d'enfant ? Il leur semblait, dans les jours de peine, entendre le bruissement de ces petits êtres qui demandaient à naître comme des fantômes hantant leur vie. Ils distinguaient leurs voix nocturnes dans les songes qui nous éveillent.

Ce monde de sons alternatifs produits par des anges jamais faits, comme ceux dont bruissent les ailes du désir, nous le connaissons tous, sans le reconnaître. C'est celui des cauchemars où nous perdons un enfant, ceux où nous n'en finissons pas de perdre un enfant confié à nos soins, dans les méandres d'un bâtiment vaste comme les châteaux hantés des dessins animés sur lesquels nous ne pouvions, plus jeunes, tomber à la télévision ou sur les affiches dans la rue sans un pincement au cœur. Et lorsque la souffrance est trop grande, nous nous réveillons en hurlant, trempés de sueur. La journée ne suffit pas à dissiper la douleur imprimée par le rêve. À vrai dire, la douleur ne se dissipe pas. Elle persiste, sourde et souterraine. Elle jaillira intacte et purulente à chaque nouveau rêve où l'image, le décor et les impressions d'étouffement à peine modifiées semblent attester d'un monde parallèle qui existe pendant notre éveil, et dont les échos ne nous parviennent que par bribes à la faveur de nos songes. Ce monde possède une architecture claire et cohérente comme celle d'un pays ou d'une capitale, où l'on est toujours surpris de retrouver le même effet d'ensemble. Dans ce monde souterrain, nous ne cessons pas de souffrir et de saigner.

Suivant leur rituel, doux de ses promesses, aigre qu'elles aient tant échoué, elle lui avait caché le message sous l'oreiller. Il ne connaissait pas le mode d'emploi. Le nombre de barres et leur direction. Mais il savait ce que signifiait le test de grossesse. Ils se souriaient douloureusement. Ils avaient peur de se réjouir pour s'être trop réjoui en vain. Que signifiaient les statistiques à l'échelle de l'individu ? Un sur trois, ce pouvait être cinq pour eux et rien pour dix autres couples. À combien s'arrêterait la malédiction ? Ils se souriaient quand même, en se caressant. Alors, il fit quelque chose qu'il n'avait jamais fait auparavant, quelque chose qu'il ne pourrait plus faire, peut-être, quelques jours, ou quelques semaines plus tard. Il l'emmena à nouveau à l'hôtel sur la plage où ils avaient conçu pour la dernière fois. Ils passèrent la nuit à



écouter la mer. Ils regardèrent le jour se lever. Ils déjeunèrent au son du ressac. Ils firent l'amour pour rien. Ils regardèrent jouer les enfants sur la plage.